

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Les labyrinthes mystérieux de la vie

Pierre Léon, *Les rognons du chat*, Vanier, L'Interligne, coll. « Vertiges », 1999, 164 p., 17,95 \$.

Suzanne Harnois, *L'artiste inconnu*, Montréal, Varia, 1999, 224 p.

Michel Dufour, *Les chemins contraires*, Québec, L instant même, 1999, 158 p., 18,95 \$.

Michel Lord

Numéro 97, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37367ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2000). Compte rendu de [Les labyrinthes mystérieux de la vie / Pierre Léon, *Les rognons du chat*, Vanier, L'Interligne, coll. « Vertiges », 1999, 164 p., 17,95 \$. / Suzanne Harnois, *L'artiste inconnu*, Montréal, Varia, 1999, 224 p. / Michel Dufour, *Les chemins contraires*, Québec, L instant même, 1999, 158 p., 18,95 \$.] *Lettres québécoises*, (97), 40–41.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2000

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Pierre Léon, *Les rognons du chat*, Vanier, L'Interligne, coll. « Vertiges », 1999, 164 p., 17,95 \$.

Suzanne Harnois, *L'artiste inconnu*, Montréal, Varia, 1999, 224 p.

Michel Dufour, *Les chemins contraires*, Québec, L'instant même, 1999, 158 p., 18,95 \$.

NOUVELLE
Michel Lord

Les labyrinthes mystérieux de la vie

Plus de soixante nouvelles par trois nouvelliers pour traduire
l'envers et l'endroit du monde.

LE MOINS QUE L'ON PUISSE DIRE, c'est que les dix-huit nouvelles contenues dans *Les rognons du chat*, de Pierre Léon, s'inscrivent sous le signe de la variété. Sauf erreur, nous tenons là le premier recueil de nouvelles de ce linguiste d'origine française (la Touraine), vivant à Toronto, et qui, au cours des vingt dernières années, a publié moult poèmes, contes et récits, ainsi qu'un roman (*Sur la piste des Jolicœur*, VLB, 1993). Son plus récent recueil de contes, *Le mariage politiquement correct du petit Chaperon rouge* (GREF, 1996), nous le montrait sous un jour doucement irrévérencieux, ironique et humoristique. Ces qualités pour ainsi dire « spirituelles » perdurent dans ses nouvelles. « Les rognons du chat », c'est d'abord le titre de la première nouvelle du recueil, titre qui suggère tout autre chose que ce qui nous est donné : le récit d'une soirée mondaine chez le directeur du Département de français de l'Université de Toronto à une époque incertaine. Léon, professeur à la retraite de ce même département, s'en donne à cœur joie, se moquant gentiment des travers des uns et des autres. Au milieu de ce beau monde, Napoléon le chat se promène et mange les restes d'un plat de rognons indigeste, puis meurt. S'ensuit une méprise dont les invités font les frais, et les lecteurs, comme le directeur et sa femme, auront droit à une surprise dans la chute de la nouvelle. D'autres nouvelles jouent aussi sur des méprises, certaines plutôt comiques, comme dans « L'écrasé », où un accidenté exploite pendant dix ans un homme qui l'avait « écrasé », quelques-unes carrément tragiques. La plus dure est sans doute « Elsässer » (Alsacien), dans laquelle un officier fait fusiller deux Alsaciens qu'il avait pris pour des SS pendant la Deuxième Guerre mondiale. Certains textes semblent teintés d'autobiographisme, surtout les deux derniers, où le narrateur se remémore de manière fort touchante une couturière de « [s]on village de Touraine » (p. 157). Ce recueil, qui nous promène des petits aux grands événements de la vie et de l'histoire, est écrit avec une rare vivacité et une justesse de ton admirable.

Ah ! la vie d'artiste...

Suzanne Harnois joue, pour sa part, sur une cohérence thématique certaine en offrant dix nouvelles qui tournent autour d'une profession artistique et de plusieurs figures d'artistes plus ou moins en péril dans leur vie quotidienne, amoureuse ou professionnelle. L'auteure, elle-

même artiste, « se consacre à la gravure [et], à partir des années 90, [...] aborde la littérature » (quatrième de couverture). Mais elle n'en serait qu'à son deuxième ouvrage littéraire puisque l'éditeur ne parle que d'un autre ouvrage, *La femme parfaite*, recueil de nouvelles publié on ne sait trop où en 1997, et apparemment « salué par la critique » (*idem*). Il s'agirait donc d'une nouvelle auteure, arrivée sur le tard à la littérature. À la lecture de la première nouvelle, je suis resté sur mon quant-à-soi. Ce texte d'« Hommage à Brancusi » offre peut-être une bonne amorce de roman, mais pas nécessairement une bonne nouvelle : une trop grande dispersion de l'information et un sentimentalisme à fleur de peau, dans cette histoire où un homme mal marié rencontre une femme divorcée, qu'il épouse à son tour pour vivre le parfait amour.

Le recueil, s'il s'ouvre de façon peu satisfaisante, prend toutefois une tout autre tournure au fur et à mesure qu'on pénètre dans ses arcanes. L'impression désagréable de départ s'efface et, même si chaque nouvelle est écrite et construite de manière conventionnelle, je me suis surpris à éprouver du plaisir à suivre les traces de ces artistes hargneux et mal dans leur peau, et cela, en dépit du fait que la plupart des finales sont à l'eau de rose. Harnois semble affectionner les *happy endings*, ce qui est rare de nos jours, du moins dans la nouvelle. Même la nouvelle, « Trauma, la chienne », se termine sur une note euphémisante : une avocate protège la meurtrière d'un artiste prétentieux, effaçant ainsi les conséquences d'un assassinat. « La protectrice » est une belle histoire d'amour entre un jeune artiste et une femme plus âgée, même s'il y a entre des éléments tragiques. Même chose à la fin d'« Une déception sentimentale », histoire d'un couple défait dont le mari, un artiste reconnu, tente de tuer sa femme qui, ultimement, lui pardonne. Toujours les bons sentiments. Les textes se complexifient un peu vers la fin. De fait, malgré certaines récurrences formelles dans les finales, qui traduisent sans doute une vision du monde (féminine ?), la plupart des nouvelles charment. C'est que dans leur déroulement, le plus souvent chronologique, elles ne manquent pas de relief, ne serait-ce que dans les soubresauts de l'expression des sentiments, des passions, des souffrances de ces artistes malheureux, dont certains s'arrangent pour composer plutôt heureusement avec la triste réalité. Voilà sans doute pourquoi il n'est pas bon de s'arrêter au premier texte d'un recueil de nouvelles, ni à la première impression.



Suzanne
Harnois

La rencontre des contraires

Avec Michel Dufour et *Les chemins contraires*, son quatrième recueil de nouvelles, on ne risque pas de s'enliser dans les bons sentiments. Comme dans ses œuvres précédentes, Dufour affectionne le texte très bref, ce qui donne une rapide succession de trente-quatre morceaux de bravoure. Très subdivisé, et d'une manière qui m'apparaît presque aléatoire, le recueil exploite des thèmes très noirs. Ainsi, la première partie s'intitule « La nuit devant soi » et contient quatre sections (« Cœurs battants », « Liberté interdite », « Asile du mensonge » et « Théâtre urbain »), tandis que la seconde porte le sous-titre de « Détours étourdis » et chapeaute trois sections (« Faille ouverte », « Résonance amère » et « Traces parfaites »). Chacune des sept sous-sections se termine sur un très court texte qui porte le même début de titre, « Rencontre capitale », et ces fragments forment en réalité une seule nouvelle. Les quatre premiers fragments avaient d'ailleurs paru ensemble sous le même titre : « Ce que vous ne verrez pas ». Cela pour dire que Dufour se donne un mal fou à construire ses recueils et que son œuvre est un perpétuel *work in progress*.

Dans ses œuvres précédentes, Dufour avait tendance à privilégier des formes de fantastique et de SF. Ici, le discours s'attache à la réalité souvent plus crue, la plus cruelle aussi. Mais Dufour s'amuse d'emblée à déjouer cette réalité. Dès le premier texte, « Sens inverse », le narrateur imagine une fin tragique puis heureuse sur la route pour un groupe d'élèves en fête, le soir de leur bal de finissants. Ensuite le discours se fait émotif, pathétique même, dans « L'appel », où la mort et la maladie d'Alzheimer sont au rendez-vous. Des femmes battues vivent dans la crainte de la violence du conjoint (« Derrière les barreaux ») ou sous sa domination (« Son manège »). Il y a aussi cette fillette de dix ans, dans « Le feu et l'eau », qui, avant de se suicider, cherche à tuer l'amant de sa mère, qui vient de la violer.

Ce qui étonne dans ce recueil, c'est la prédominance des voix de femmes, la plupart des narrateurs étant des narratrices, le « personnel » des nouvelles étant également massivement féminin. Comme cette femme dans « Seuil critique », qui craint pour la survie de son bébé, fruit d'un viol, ou celle-ci, dans « Quelqu'un d'autre », qui se laisse aller à la révolte, mais en s'enfermant dans sa chambre pour se laisser mourir. Il y a aussi cette femme, dans « L'inséparable », qui meurt d'anorexie parce qu'elle se sent trahie par sa sœur jumelle.

Les hommes sont en général dépeints sous leur jour le plus noir, mais certains sont aussi des cas pathétiques, comme ce déprimé qui, dans « L'expiation », fixe son attention sur une vinaigrette avant de se saouler ou cet ami que le narrateur, dans « Les planètes », retrouve, mais fou. Ou encore ce pauvre garçon, l'envers du bébé de « Seuil critique », qui cherche à revoir une mère qui refuse obstinément de le voir parce qu'il est le fruit d'un viol.

Tous ces cas de figures nous révèlent un imaginaire parvenu à un point de jonction, en ce sens que, si on lisait le recueil un peu au hasard, on pourrait croire que l'on a affaire à une écriture féministe. Le postmodernisme serait dans ce cas-ci un effet de brouillage du genre sexuel (*gender*) et du genre esthétique (la nouvelle). *Les chemins contraires* de Michel Dufour en seraient un exemple éloquent et nous prouveraient que la nouvelle, quoi qu'on en dise, demeure un des grands laboratoires de la pensée, de l'imaginaire et des mutations sociales en cette fin de siècle.



Le poème en revue



« Les Êtres »

Bulletin d'abonnement

Estuaire

Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT RÉGULIER 41,41 \$ []

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS) 51,76 \$ []

On peut aussi se procurer
la plupart des soixante (60)
premiers numéros d'*Estuaire* Chaque numéro 9,20 \$ []

Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

C.P. 48774, 1495 Van Horne,
Outremont, Qc H2V 4V1